

Au-delà du narcissisme, l'objet regard

Dans *La culture du narcissisme*, Christopher Lasch signale une mutation essentielle qui serait, selon lui, à l'origine de ce qu'il appelle « le développement de la personnalité narcissique de notre temps » : le déclin des vertus protestantes fondées sur l'éthique du travail, l'épargne et l'assiduité au travail. Mais le régime de civilisation a changé, l'optimisme social auquel on pouvait croire jadis s'est effondré, on est en 1979, et les « vertus issues du protestantisme n'excitent plus l'enthousiasme ». L'inflation ronge l'épargne et les investissements, la publicité nie l'horreur d'être endetté et exhorte les consommateurs à acheter tout de suite et à payer plus tard. On vit encore aujourd'hui sous le régime de l'endettement, conséquence directe de l'effondrement de la confiance dans la valeur de l'épargne et au fond du semblant que représente l'argent comme valeur d'échange. Face à cette angoisse de l'avenir, Lasch décrit une mutation profonde de la notion du temps qui a transformé nos habitudes de travail, les valeurs et la définition de ce qui est le succès, et l'effondrement profond des semblants qui régulaient la société jusqu'à peu près les années '50-'60 : « l'homme doit sa vie à l'agilité de son esprit. Il cherche moins à s'enrichir qu'à survivre, bien que cela demande des revenus de plus en plus élevés. Jadis, le self-made man s'enorgueillissait de son aptitude à évaluer le caractère et la probité d'autrui ; aujourd'hui il scrute les visages, non pour prendre la mesure de la valeur de l'individu, mais pour deviner si celui-ci se laissera prendre à ses cajoleries ». Il pratique l'art classique de la séduction et, sans se laisser troubler par des subtilités morales, espère gagner votre cœur pour mieux faire vos poches. »

À partir de ce constat il passera à décrire les caractéristiques de ce qu'il appelle « la personnalité narcissique de notre temps » : un « Moi grandiose », des images dépréciées, sans substance, de soi, des autres, et des persécuteurs potentiels, un profond sentiment de vide et d'inauthenticité, un manque de curiosité à l'égard des autres, une vie personnelle appauvrie, une expérience subjective du vide, une absence d'aucun engagement intellectuel réel dans le monde, une appréciation démesurée de ses propres talents intellectuels, de la peur, une dépendance affective, une dépendance de l'image qu'autrui lui renvoie.

Quelques-uns des constats de Lasch sont très évocateurs pour nous, lecteurs de Lacan, par exemple « le déclin de autorité paternelle et le déclin du surmoi », ou ce qu'il appellera « la montée d'un paternalisme sans père » dans la seconde moitié du XXème siècle.

La personnalité narcissique que Lasch aborde dans son ouvrage se situe déjà dans le registre où l'égo fonctionne comme une instance permettant de nouer les trois registre symbolique, Imaginaire et réel face au déclin du nom du Père et de l'ordre symbolique dans le social. Avec la distinction que l'égo inclut davantage la fonction d'énonciation de l'être parlant alors que le narcissisme renvoie plutôt à l'image du sujet.

Évidemment cette solution *sinthomatique* en tant que savoir faire doit être référée à la singularité clinique du *un par un*, des solutions mises en place par chaque sujet pour contrecarrer à la défaillance paternelle, mais il faut noter que dans l'approche social que Lasch propose, le narcissisme même se propose comme une solution, fragile, labile et en constant déséquilibre face à la chute des idéaux régulateurs à l'oeuvre dans la civilisation. Lacan parlait de *l'égo correcteur* dans *Joyce le sinthome*, correcteur du défaut du noeud qui pouvait se défaire à cause d'un nouage défectueux, et c'est à ce niveau que le narcissisme intervient dans sa référence au corps propre.

Et en fait, on peut considérer le narcissisme, à partir du *stade du miroir* comme une tentative de régulation du regard, présent dans l'image dans laquelle le sujet se reconnaît et jubile. Le narcissisme suppose une régulation du regard par l'image du corps propre. Sauf qu'au niveau du narcissisme le regard n'apparaît qu'entièrement aliéné à l'image qui apaise et captive, qui dégoûte et qu'éventuellement on rejette. Songeons ici à tous les phénomènes de capture ou de rejet de l'image propre que les psychoses articulent parfois. Dans son *fascinum* l'image constitue déjà une articulation du regard, un mode de traitement de cet objet, qui rappelons-le, a pour Lacan un statut de réel. L'image du corps vient suppléer les effets que sur le sujet comporte la non-extraction de l'objet, et le *culte* de l'image propre, la recherche de l'approbation dans le regard d'autrui que Lasch décrit, vient ainsi suppléer au défaut symbolique à l'origine d'une béance, d'un vide irrésorbable si cette image venait à être brisée ou remise en question. La prégnance même de l'image, l'importance qu'elle prend pour les sujets en question, rend compte de l'impossibilité de réguler cet excès de regard qui habite le sujet du fait du fait de la non-extraction de cet objet. La personnalité narcissique en question suppose alors un bricolage mis en place par l'être parlant pour essayer de réguler à travers l'image un trop de pulsion scopique présente dans le corps, qui le déborde et qui fait appel à un arrangement *sinthomatique*.

Le *triomphe du narcissisme*, décrit par Lasch, suppose la promotion sociale de cet attachement du sujet à son image, là où l'ordre symbolique n'est plus opérant et ne permet donc pas de séparer le sujet du regard et de loger ce regard au champ de l'Autre comme la castration l'instaure lorsqu'elle est opérante. Ce n'est donc plus tant le narcissisme pris dans sa dimension imaginaire qui est en jeu ici, que le narcissisme pris dans la valeur correctrice que Lacan reconnaît à Joyce, dans sa volonté de « se faire un nom en faisant travailler les universitaires pendant deux cents ans autour de son œuvre ».

Un retour au réel même de l'œil

Pour donner une référence plus contemporaine, notre collègue et ami Gérard Wajcman, dans *L'oeil absolu*, livre de référence pour les prochaines journées car il explore différentes manifestations de l'objet regard dans notre civilisation, civilisation qu'il appelle justement, « la civilisation du regard », parle dans son livre du « mur des images », mur des images constitué non seulement par les multiples écrans qui peuplent notre monde et qui nous permettent de manière croissante de nous connecter avec le monde et avec les autres, mur qui dans son statut de semblant nous sépare du réel semble plutôt, avoir remplacé le réel lui-même. *Le mur des images* traduirait donc un nouveau régime du regard instauré à partir d'une vision sans cadre, d'une vision hors cadre, et donc sans fenêtre comme c'était le cas auparavant avec le tableau. Dans *L'oeil absolu* Wajcman procède à un diagnostic concernant le statut du regard dans notre civilisation que suppose un pas supplémentaire par rapport à la place qu'il occupait dans le régime classique et qui suppose l'abolition du bord, de la limite du regard, où son omniprésence serait le signe plutôt, d'une pente vers l'abolition de la division même, de la *schize* entre l'œil et le regard. « Le mur des images – je cite Gérard -, n'est pas une fenêtre étendue indéfiniment, sinon plutôt l'abolition même du mur, l'abolition des limites et de toute fenêtre encadrant le regard. Si la fenêtre ordonnait le rapport du sujet au monde, l'abolition de la fenêtre comporte aussi l'abolition de toute distance, c'est à dire de toute division subjective. Fin de la séparation entre la place du sujet et la scène du monde : l'espace hypermoderne est celui d'un sujet sans lieu, délocalisé ».

Si la *schize* entre l'œil et le regard que Lacan posait dans son Séminaire XI est de structure, si la castration suppose la perte du réel de l'organe au profit de l'objet regard situé désormais pour le sujet dans le champ de l'Autre, la clinique des psychoses et spécialement des sujets schizophrènes, nous a

appris que le non extraction de l'objet suppose un retour sur le corps de la jouissance que cet objet condense. Si l'une des thèses les plus fortes du livre de Gérard est la délocalisation du regard, sa dérégulation dans la civilisation de par son omniprésence, nous voyant de partout, en suivant nos mouvements dans la ville, dans les rues, dans le Net, par les sites que nous visitons, on peut se demander jusqu'à quel point cette délocalisation du regard *hors cadre*, n'accompagne pas la tentative d'exclusion de la castration que notre civilisation technoscientifique cherche à mettre en place, étant donné que comme J.-A. Miller l'évoquait dans son cours il y a quelques années, la castration suppose un univers ordonné qui permet de localiser le manque, rappelons-nous de l'exemple de la bibliothèque que Lacan même donnait comme représentation du manque, mais du moment où cet ordre se trouve en déliquescence, la castration même en tant que manque repérable, a tendance à s'effacer du fait de ne plus pouvoir être localisée. Parmi les conséquences de cette abolition de l'opération principale que le symbolique opère, il y aurait un retour au réel même de l'œil, un œil de synthèse, électronique, algorithmique, que Wajcman nous présente sous différentes formes dans son travail, dans la vidéosurveillance, par exemple, qui a explosé ces dernières années, avec la conséquence paradoxale qu'il a fallu créer des algorithmes qui détectent des mouvements suspects dans le métro de Londres, car il n'y avait pas assez d'yeux pour regarder et traiter l'information que les milliers de caméras renvoyaient à la centrale de contrôle.

Il s'agit d'un processus donc qui ressemble beaucoup aux mécanismes de la schizophrénie où « tout le symbolique est réel ». Sauf que dans le régime actuel de la civilisation, où l'ordre symbolique ne tient plus, l'objet regard ne serait plus le point de fugue du tableau qui constituait jadis la « scène du monde », faisait retour depuis la scène du monde en direction du sujet comme Lacan l'expliquait dans le Séminaire XI, car l'exploitation technologique du regard, à l'origine de

sa démultiplication et son omniprésence dans nos vies quotidiennes, permettrait presque de croire abolie son extraction même : il n'y aurait presque plus de séparation entre le sujet et le monde qui le regarde. Et bien sûr, c'est le défi principal aujourd'hui que la psychanalyse et autres discours ont face aux technosciences, aux neurosciences aussi, de faire valoir l'échec de cette illusion fondamentale qu'elles promeuvent.

Dans la passe

Si j'ai proposé ce parcours, un peu étrange ou inhabituel « Du narcissisme à l'objet regard » c'est parce que je peux reconnaître dans le parcours qui comme analysant m'a emmené à faire l'expérience de la passe une direction similaire. De la position narcissique initiale, où il s'agissait comme enfant de compléter l'Autre maternel avec mes défauts, mon idiotie, ma supposée idiotie, ou son envers, une volonté de passer par un être intelligent, à dégager comment je me fixais au regard de l'Autre pour pouvoir gagner un plus d'être, un « plus d'existence » , qui néanmoins me fixait de manière symptomatique dans mes inhibitions et difficultés dans la vie.

Premier enfant d'un couple de jeunes professionnels, je suis né avec un triple circulaire autour du cou, une infection respiratoire et des forceps pour m'arracher de ce capharnaüm, qui me liait disons, déjà de manière réelle, à ma mère. L'obstétricien avait prédit que probablement je serais un idiot. Mes parents, traumatisés par ce dit médical qui faisait autorité, ont cherché à faire fléchir ce destin annoncé par une sollicitation.

« Être un idiot pour la jouissance de l'Autre » c'est la formule du fantasme fondamental que j'ai pu construire dans la passe. Le pire c'est que l'Autre jouissait effectivement de cette position d'idiot que je prenais dans le fantasme, de ma castration, non pour venir à mon secours, comme le névrosé que j'étais l'avait pensé dans un premier temps, mais parce que

tant ma mère que mon père y trouvaient de quoi conforter leur position. Du coup le narcissisme qui s'articulait de cette position se déclinait dans des formes symptomatiques particulières : souvent il m'arrivait de ne pas terminer mes phrases en me remettant à l'autre pour le point de capiton, tel qu'il arrivait à ma mère de le faire lorsque enfant, j'essayais d'articuler quelques mots. L'aliénation à l'Autre se jouait ainsi de manière actuelle, dans le *hinc et nunc* de la rencontre fantasmatique avec le semblable, dans ce circuit qui via la répétition déclinait ma difficulté à articuler une parole et tenir un discours. C'était le même circuit narcissique qui m'empêchait de demander quoique ce soit, parce que je me voyais complet, même si comme le dit Lacan si justement dans ses leçons formidables du Séminaire V sur la névrose obsessionnelle, « l'obsessionnel de jeune demandait beaucoup », mais c'était chez moi une demande muette, retenue. Plus tard, dans la vie amoureuse, ce même schéma s'est traduit par des inhibitions d'ordre sexuelle et amoureuse qui concernaient, le corps sexué de la femme, et une impossibilité à répondre véritablement à la castration du partenaire, à ne pouvoir l'écouter, et à ne pas pouvoir mettre en jeu ma castration, ce qui m'aurait destitué de ma position narcissiste, ceci jusqu'à très tard dans l'analyse.

Ce rapport à l'Autre et à son regard approbateur, dans une coalescence de l'objet regard et de l'analité, s'est révélé de manière presque grotesque dans mes séances de contrôle, car sur le divan le regard était nécessairement neutralisé. Je cherchais l'approbation de mon contrôleur, et mon regard cherchant le sien, demandant le retour et l'appui du sien, s'est trouvé confronté à un abîme lorsque mon contrôleur, averti de cette demande, détournait dans un geste très appuyé, accentué, et donc bizarre, son regard du mien. Ce geste est venu s'ajouter à d'autres qui l'annonçaient : une ou deux fois, à l'époque du fax, il m'avait reçu en interposant entre lui et moi le fax qu'il lisait pendant que je parlais de mon patient. Je me suis trouvé à entendre ma parole s'effiloche,

perdant discrètement le fil de mon discours, confronté à l'absence du regard de l'Autre. Comme quoi on peut être averti de l'importance du maniement du regard dans l'analyse, mais tant qu'on n'a pas été séparé de son propre mode fantasmatique de jouir, qui peut inclure le regard sous cette forme, on est encore quand-même dans une forme d'ignorance par rapport à cet objet plus de jouir.

La construction du fantasme s'est faite dans l'après coup de la fin de l'analyse et dans la préparation du témoignage de passe. Cette construction m'a permis de comprendre une *adhérence* que j'avais tendance à avoir avec les personnes et les objets : un style qui s'accompagnait d'une difficulté à ne pas pouvoir me séparer facilement, ni du passé, ni des lieux, ni des personnes. Ni de l'analyse non plus : je savais que j'étais proche de la fin, mais je n'arrivais pas à trouver la décision qui me propulse à abandonner le divan. J'en rêvais, car dans un rêve quelques mois avant la fin, j'arrivais à l'analyse et disais que c'était fini et que je n'avais plus rien à dire, ce à quoi mon analyste répondait avec une petite tape sur l'épaule : « Très bien : Vous vous êtes décidé ! ». Il s'agissait de trouver « le signifiant de la fin » comme il me l'avait dit quelques années encore avant la fin, ce à quoi j'avais répliqué, que vu mon rapport compliqué au signifiant, je pensais plutôt qu'il fallait que quelque chose d'un *événement inattendu* se produise, ce avec quoi nous avons tous les deux été d'accord.

L'événement inattendu s'est présenté vraiment de la manière la plus étonnante : 'j'ai été invité à faire une série de conférences à une Section importante de l'École de l'orientation lacanienne, en Argentine. On me dira que c'est mon analyste qui avait suggéré mon nom, pour que j'y aille « parler de la passe », car il s'agissait de relancer la procédure dans cette ville importante de l'Argentine. Une fois là-bas je m'aperçois que je ne suis pas dans mon pays natal comme d'autres fois, angoissé et extrêmement divisé face au

constat du pays perdu, de ma place perdue dans ce pays, de la langue que je me suis mis à adorer une fois exilé volontairement en France.

J'y parlais tranquillement comme quelqu'un qui venait de Paris faire ses causeries. Je n'avais plus tellement de me référer à d'autres noms propres pour donner un poids à mon discours : ma parole prenait un poids qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. Quelques auditeurs de la salle, des collègues analystes, sont venu me demander après si je n'avais pas fait la passe, car je parlais comme si c'était le cas....Dans ce contexte, la phrase de mon analyste , répété par une de collègues qui me recevait à pu être entendu comme « que Fabian aille faire la passe », et ce voyage a pris tout un autre sens. Une énorme satisfaction m'a envahie à ce moment là, la satisfaction qui suit le moment de conclure et le temps pour comprendre. Un énorme soulagement aussi, suivi d'une sorte d'élan et d'enthousiasme, presque d'émotion, qui ne m'a vraiment pas quitté depuis.

Quelques jours après je fais un rêve que je prends pour une confirmation de cette fin d'analyse, que je n'avais encore finie, car je n'avais pas rencontré mon analyste encore après ce voyage. Je rêve que je marche dans mon quartier, et qu'une énorme masse animale, mi-ours, mi-dragon, roupille étendue au milieu de l'avenue. je passe à côté, intrigué par cette scène surréaliste, qui pourrait sortir d'un tableau de Magritte et sans angoisse ni peur, passe à côté de cette masse animale, et je poursuis ma route. Je me réveille. Ce rêve conclusif, qui se présente clairement du côté de l'Inconscient réel, car il n'appelle pas à une quelconque interprétation, mais à un constat de séparation d'avec cette jouissance en trop dont j'ai été a délesté, me laisse indifférent au spectacle du déchet qui s'est détaché et qui gît désormais sur une avenue. De l'analysant que j'étais au passant que je suis devenu, je poursuis ma route.

Je pourrais me voir en héros, une tendance que j'avais dans

mes identifications. Saint Georges terrassant le dragon c'est une association qui suivra, après, dans l'après-coup déjà, du rêve. Mais si c'est Saint Georges, c'est un guerrier dépourvu de cheval et de flèche, qui passe plutôt à pieds tranquillement et le dragon n'est qu'un ours, un nounours, endormi, tranquille. Pourrait-il se réveiller ? En tout cas je n'en ai cure, la décision est prise : c'est celle de la sortie.

Pour conclure

Signalons, pour conclure, à partir de ce petit parcours que j'ai esquissé, combien le traitement de l'objet produit par la cure analytique est de tout autre ordre que celui que lui réserve la civilisation. Dans sa fonction réparatrice, le narcissisme permet de nouer Réel, Symbolique et Imaginaire et de faire tenir ensemble ces trois registres à un être parlant qui ne disposerait de la fonction paternelle qui assure ce nouage. Ce bricolage que l'ego permet, peut devenir un trait d'époque : c'est toute la valeur du travail de Christopher Lasch d'avoir repérée cette faille et cette fonction.

Là où les technosciences cherchent à voir, comme si voir assurait un savoir, car rien de ce qui est réel ne saurait être auparavant visible, et là où l'époque pousse à jouer partout de l'objet regard, selon la tendance voyeuriste ambiante, laissant le sujet dans un rapport d'aliénation à l'objet, une analyse permet à un sujet de décliner les conditions de sa jouissance, de produire l'objet qui se trouve au centre de cette opération et de s'en *défixer*, de se séparer de la jouissance que cet objet condensait, avec l'effet de délestage que le rêve de la fin de mon analyse vient pointer. Reste, coquille vide d'un plus de jouer qui a migré ailleurs, l'objet devient un outil dont on peut, à son tour, faire usage dans les analyses, pour emmener d'autres ayant pris la décision de faire le voyage, à s'en séparer.

Ce texte est constitué d'extraits de la conférence prononcée à

*Amiens le 10 septembre 2016, à l'invitation de l'ACF-CAPA.
Elle sera publiée in extenso dans un des prochains numéros de
Scripta documents.*